NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

110 N° 4 1988

Situation actuelle de la foi et responsabilités de l'Église

Claude DAGENS ((Mgr))

p. 503 - 513

https://www.nrt.be/fr/articles/situation-actuelle-de-la-foi-et-responsabilites-de-l-eglise-97

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Situation actuelle de la foi et responsabilités de l'Église *

S'il me fallait répondre à la question devenue traditionnelle « D'où parlez-vous ? », je répondrais à peu près ceci : bien que je demeure historien, je ne peux en aucun cas parler de la foi et de l'Église en me tenant à distance, comme un spectateur plus ou moins engagé. D'autant plus que je me ressource aux origines de l'Église, puisque je suis évêque au pays de saint Martin et de saint Hilaire, ces pionniers de la foi chrétienne et de l'évangélisation en Gaule.

Je parlerai donc, en historien et en évêque, de l'*intérieur de la foi*, avec un double souci : celui de comprendre les défis auxquels est affrontée, en cette fin du XX[e] siècle, la « foi catholique reçue des Apôtres » et celui d'encourager les croyants à relever ces défis d'une manière lucide et positive.

I. - Situation actuelle de la foi

1. *Prendre l'intelligence de notre situation*

La revue *Autrement*, qui est une revue plus originale que théologique, a publié en décembre 1985 un brillant numéro, à la fois intelligent et provocant, sur ce qu'elle appelait *La Scène catholique*. Dans cette livraison, un auteur qui se dit sociologue, mais qui fut théologien, écrit ceci en connaissance de cause : « Le degré zéro de la théologie, c'est de prendre l'intelligence de la situation dans laquelle on est. Je crois que ce sont surtout les écrivains qui font ce travail d'appréciation. Je ne sais pas si les théologiens patentés peuvent le faire [1]... ».

Je suis de cet avis, même s'il n'est pas très flatteur pour les théologiens. Mais il me semble utile, dans un premier temps, de sortir de notre sérail et d'aller écouter les voix de quelques « prophètes du dehors » au sujet de la situation de notre foi. Ces « prophètes du

---

* Cet exposé reprend, avec quelques modifications, la conférence donnée à Toulouse le 23 novembre 1987, à l'occasion de la rentrée solennelle de l'Institut catholique de cette ville, où l'auteur a été Doyen de la Faculté de Théologie de 1981 à 1987.

1. *Autrement* n° 75 (1988) 140.

dehors », qui ne sont pas tous également poussés par l'Esprit Saint, qui peuvent aussi être poussés par la publicité ou par le désir de surprendre, je les ai cependant choisis et rangés en deux catégories : les écrivains-philosophes et les artistes des mots et des images.

a. Parmi les *écrivains-philosophes,* même si la tribu philosophique ne les reconnaît pas pour siens, il y a d'abord un agnostique déclaré : André Malraux. Cet homme, dévoré par la passion de l'Absolu, a prophétisé sur notre XXI^e^ siècle qu'il « sera religieux ou qu'il ne sera pas ». On peut se moquer de cette prophétie d'aventurier. Mais à ceux qui se moquent, je recommande de lire son récit intitulé *Lazare,* un de ses derniers écrits. Vous y trouverez une extraordinaire méditation sur l'agonie de Jésus comparée à celle de Socrate. Elle est d'un homme qui a approché la mort de près. Et vous lirez surtout les dernières pages, qui racontent un éblouissement au cours duquel le vieux Malraux, dans sa chambre d'hôpital, entrevoit comme en un éclair un « sourire inexplicablement réconcilié, qui fixait au passage la face usée de la mort ». Malraux nous rappelle au moins ceci : la foi en Dieu, la foi au Christ n'est rien si elle n'affronte pas le mystère de la mort et la puissance de barbarie qui est inscrite en l'homme. Le Dieu auquel nous croyons ne serait pas Dieu sans la crucifixion.

Nous sommes alors bien loin de nos petits débats sur la pratique religieuse. Nous sommes au cœur du mystère de la foi : là où la vérité de l'homme affronté à ce qui le détruit rencontre la vérité du Dieu qui assume notre mort. Voilà la religion qu'évoquait sans doute Malraux dans sa prophétie, la religion qu'appelle notre époque, puisque nous devons faire mémoire des millions de morts des chambres à gaz nazies et du « Goulag » soviétique. Une religion qui permet au moins de regarder le mal en face, et qui apprend aussi ce qu'est la résurrection.

L'autre écrivain philosophe, que je considère comme « un prophète du dehors », est aussi un sauvage : il s'appelait Maurice Clavel. Bien qu'il faille contester son fidéisme et ses fureurs de polémiste, on ne peut pas oublier son interprétation de l'incroyance moderne. À son avis — et il affirme cela à la lumière de sa conversion et à la lumière des événements de mai 68 — Dieu est refoulé. La rationalité moderne a abouti à un immense refoulement du Père Créateur. Mais, comme toujours, le refoulé revient, et il revient de façon sauvage, à travers des névroses, des soubresauts, des religions néo-païennes, des gnoses qui proposent le salut par une fuite hors de l'histoire.

Dès lors, la question à nous poser n'est pas : « Dieu existe-t-il ? » Mais « comment maîtriser ces défoulements sauvages, comment les évangéliser, au lieu de les mépriser, et comment les conduire jusqu'à la Révélation du vrai Dieu, Celui sans qui l'homme n'est rien ? » Là encore nous sommes bien loin de nos petites disputes sur la liturgie en latin ou en français. Nous sommes devant le mystère du Dieu vivant. Non plus le mystère de Dieu face au mystère du mal, mais le mystère de Dieu indissociable de la question de l'homme. Avec Clavel, nous retrouvons les grandes intuitions des plus grands penseurs : Irénée, pour qui « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu », ou Pascal, pour qui « l'homme passe infiniment l'homme ».

Peut-être nous fallait-il ces « prophètes du dehors » pour comprendre qu'en réalité notre époque est aussi une époque de grands débats théologiques.

b. Ce que je dirai maintenant au sujet des *artistes des mots et des images,* j'entends les romanciers et les cinéastes, confirme, dans une certaine mesure, le diagnostic de Malraux.

Certes, nous vivons dans un oubli pratique de Dieu. Notre culture refoule les questions religieuses à la périphérie de l'existence. Elle marginalise l'Église. Elle donne aux croyants l'impression d'être des originaux ou des inutiles. Mais en même temps — et c'est ce paradoxe qui donne à penser — en même temps que cet oubli massif de Dieu, il faut bien constater une sorte de fascination sinon pour la foi chrétienne, du moins pour la culture chrétienne et pour la tradition catholique.

Je pense à ces films récents qui s'appellent *Mission, Thérèse, Sous le Soleil de Satan,* et j'y joindrai le *« Je vous salue Marie »* de Godard. Je pense aussi à des romans qui font appel aux personnages de l'Évangile ou à l'histoire des origines chrétiennes : depuis *La Colère de l'Agneau* de Guy Hocquenghem jusqu'au *Lazare* d'Alain Absire, en passant par *L'Envers du Temps* d'Alain Nadaud. Ces productions culturelles, qui puisent dans la mémoire chrétienne, sont au moins un signe : le signe que le christianisme demeure un réservoir de textes et d'images où il est intéressant de puiser. La mythologie du sexe ne suffit pas à combler l'imaginaire. Alors, pourquoi ne pas aller chercher du côté de la mythologie chrétienne ?

Mais il y a plus encore : il y a le fait que, dans une modernité éclatée, des artistes, des créateurs, sentent confusément que la foi chrétienne, l'Église naissante, et même les dogmes catholiques recèlent une certaine capacité inspiratrice et créatrice. Ils donnent à

penser et à imaginer. Ils aident à sortir de l'univers clos où la seule rationalité nous enferme. Pourquoi ne pas discerner là l'attente d'une révélation qui porterait sur Dieu, sur l'homme, sur l'histoire, même s'il faut aussi reconnaître que cette attente demeure ambiguë et confuse ? Il ne s'agit pas de canoniser Jean Luc Godard ! Mais il s'agit d'admettre ceci, qui est nouveau : le rapport actuel du christianisme à la culture moderne, elle-même en recherche, est beaucoup plus ouvert qu'on aurait pu l'imaginer il y a quelques années.

Et c'est ici que j'en viendrai à une seconde remarque pour évoquer la situation présente de la foi.

2. *Éviter la myopie pour élargir notre regard*

La myopie, notre myopie, est souvent statistique : lorsque nous sommes hypnotisés par les courbes descendantes de la pratique religieuse, des vocations ou des enfants catéchisés. Elle est aussi terriblement « ecclésiocentrique » : on dirait que notre seul souci, c'est la survie de l'Église, une survie identifiée de surcroît à l'efficacité sociale des institutions chrétiennes. C'est alors qu'il faut écouter une autre catégorie de « prophètes du dehors » : les *historiens* et spécialement les historiens de l'Église. Ils peuvent beaucoup pour rééduquer notre regard.

D'Henri Marrou, le grand historien des origines chrétiennes, j'ai retenu au moins ceci : il faut recourir avec beaucoup de précautions aux catégories de déclin et de décadence. « Décadence romaine ou Antiquité tardive ? » Sous l'apparence de ce qui disparaît, mieux vaut déceler de lents processus de métamorphoses culturelles. Telle est sans doute la caractéristique majeure de notre XX^{e} siècle finissant.

Quant à Gérard Cholvy et Yves Marie Hilaire, avec leur passionnante *Histoire religieuse de la France contemporaine,* ils nous livrent un double avertissement. La « déchristianisation » n'est pas un phénomène linéaire : en réalité, il y a des flux et des reflux, successifs et entremêlés, de la foi et de l'Église. Attention, en tout cas, à ne pas voir en traits continus ce qui se déroule en discontinu ou en spirale ! Attention, surtout, à ne pas utiliser pour nous culpabiliser l'histoire d'un passé plus rêvé que réel : comme si l'Église devait toujours battre sa coulpe parce qu'elle perdrait avant-hier le monde ouvrier, hier les élites pensantes, et aujourd'hui les jeunes et les femmes !

Je me risquerai donc, à la lumière de ces avertissements, à évaluer ou à réévaluer le moment historique qui est le nôtre. En prenant deux termes de comparaison significatifs : le début du XIX^{e} siècle et le début du XX^{e} siècle, précisément pour élargir notre regard.

Début du XIX[e] siècle, époque de restauration et d'indéniable réveil religieux, avec le *Génie du christianisme* de Chateaubriand et de très nombreuses fondations religieuses. Il ne faut pourtant pas oublier que les élites bourgeoises et intellectuelles restent voltairiennes, que les jeunes chrétiens, même dans les collèges les mieux famés, sont une minorité (un sur vingt, dit Montalembert, pour les années 1830) et que les aumôniers des collèges royaux disent leur découragement profond devant l'abandon de toute pratique religieuse à quinze ans. Le XVIII[e] siècle est très proche : l'Église n'était pas prête à affronter le choc culturel qui a préparé la révolution politique.

Quant à l'Église du début du XX[e] siècle, elle est sous le choc de la Séparation avec sa vague d'anticléricalisme. C'est surtout l'âge des dogmes positivistes. Quand Marcellin Berthelot déclare que, grâce à la science, « le monde est aujourd'hui sans mystère », personne ne conteste ce nouveau credo. Et les catholiques vont alors se replier sur des positions défensives, que le modernisme à son tour tentera de ruiner. Ne faut-il pas résolument réinterpréter les données de la foi et l'histoire de l'Église sous l'éclairage de la philosophie des lumières et de la rationalité triomphante ?

Il me semble que notre situation actuelle est tout autre : si nous sommes à une époque post-chrétienne, nous sommes surtout à une époque *post-positiviste.* La plupart des pensées scientifiques, notamment celles des mathématiciens et des physiciens, sont modestes. La rationalité n'est plus triomphante. Aucun savant ne prétend plus épuiser le mystère du monde. Beaucoup de savants acquiesceraient plutôt à la réflexion de Jean Rostand, selon qui « il ne faudrait pas changer l'homme avant de savoir ce qu'il est ».

De divers côtés, et notamment du côté des jeunes, on pressent une *quête de sagesse* pour équilibrer une expansion seulement quantitative des productions de l'homme. Les seules catégories du rendement et de la concurrence ne suffisent pas à fonder l'existence humaine. De sorte que des gens autrefois enfermés dans des prisons idéologiques sont aujourd'hui disponibles à une parole libre concernant le sens de la vie et de la mort. Du côté de certains scientifiques, de certains artistes, de certains « décideurs », il faut bien reconnaître cette ouverture imprévue à la question de Dieu : de Dieu comme garant de l'humanité des hommes et fondement de leur liberté.

Je ne dis pas que l'Église est attendue comme un « deus ex machina ». Je dis seulement que le rapport entre la foi chrétienne et la culture moderne, dans la mesure où cette culture est plus consciente

positif. Nous ne sommes plus à l'époque de Jules Ferry et d'Émile Combes : il ne s'agit plus de limiter l'emprise de l'Église sur la vie publique. Il s'agirait plutôt de permettre à l'Église, avec sa mémoire propre, sa tradition vivante, de contribuer à la formation d'une conscience commune, dans une société en état d'incertitude. C'est peut-être cela que voulait dire Mgr Vilnet à Lourdes, le 7 novembre 1987, en appelant un « nouveau cadre institutionnel de la laïcité ».

II. - Responsabilités de l'Église

Si le diagnostic qui précède est fondé, si le rapport du christianisme et de la modernité se présente non pas en termes de conflit, mais en termes de confrontation ouverte, quelles responsabilités en découlent pour l'Église et pour les chrétiens ?

1. *Discerner le temps que nous vivons*

Notre première responsabilité consiste en un discernement. Il s'agit de discerner non pas exactement le temps que nous vivons, mais les appels de Dieu et les attentes des hommes pour le temps où nous sommes et où nous avons à être chrétiens en témoignant du Christ.

Or la première qualité d'un discernement est de ne pas être sommaire. On peut se demander si nous ne sommes pas quelquefois les victimes, plus ou moins involontaires, de discernements sommaires et partiaux. Par exemple, si l'on résume l'intention et l'orientation du Concile Vatican II par la formule de l'« ouverture au monde », on procède à un discernement sommaire au sujet du monde, comme si l'Église d'avant le Concile, l'Église de Pie XI, de l'Action catholique, des missions, du renouveau biblique et liturgique, était une Église de la fermeture, et comme si le monde n'avait pas lui aussi besoin de s'ouvrir à la présence et à l'action de Dieu.

À l'opposé, on peut trouver sommaires certains programmes spirituels plus récents qui recommandent à l'égard du monde une résistance unilatérale, une lutte sans merci. Sous prétexte que la sécularisation ou le sécularisme — je trouve que ce sont là des termes qui n'aident pas toujours à un discernement serein — auraient totalement gangrené ce monde moderne qui est le nôtre, et dont on profite aussi, même si on le combat.

L'acte de discerner est autrement exigeant : dans ce monde où nos libertés et nos consciences d'hommes sont engagées, il s'agit de

discerner ce à quoi il est bon de s'ouvrir (par exemple, les attentes de liberté et de vérité, le désir de communication et d'espérance), et ce à quoi il est nécessaire de résister (les attitudes de résignation ou d'égoïsme, les réflexes de soupçon, l'engrenage de l'efficacité recherchée pour elle-même). Le mot d'ordre ne peut pas être soit « ouverture », soit « résistance ». Et le discernement lui-même n'est pas un mot d'ordre, mais une attitude de l'esprit, qui vise à comprendre le réel au-delà des apparences immédiates.

L'acte de discernement suppose aussi une certaine vision de l'histoire humaine. Une vision qui ne soit ni totalitaire, ni manichéenne. L'histoire humaine ne peut jamais se réduire à un processus linéaire (souvenons-nous des leçons que les historiens nous donnent au sujet de la déchristianisation), ni à un choc entre deux forces antagonistes, le camp des bons et le camp des méchants. L'histoire est comme le champ de l'Évangile : l'ivraie y côtoie le bon grain et Jésus demande à ses disciples de ne pas arracher l'ivraie avant la moisson. L'histoire est comme l'Église telle que l'évoque saint Augustin : une *permixtio,* un mélange ; dans ce mélange, la sagesse de l'Évangile et la tradition de l'Église peuvent nous apprendre à agir avec la « simplicité des colombes et la finesse des serpents ». Ce qui peut se traduire : avec cet alliage de prudence et d'audace des hommes animés par l'Esprit Saint, comme Pierre, Paul, Vincent de Paul ou Jean XXIII.

2. *Les tâches culturelles de l'Église*

Mais ce discernement ne dispense pas d'un engagement effectif, et d'un engagement qui est appelé à s'exercer dans un domaine relativement nouveau : le domaine de la culture, qui concerne non pas seulement une petite intelligentsia, mais chaque homme dans sa façon de vivre et de comprendre sa vie d'homme, ses relations au monde et ses relations à Dieu. Il faut avouer que nous ne sommes pas encore très familiarisés avec ce terrain de la culture comme lieu de notre témoignage. Pour de multiples raisons : parce qu'il y a dans notre Église de France de vieux réflexes anti-intellectualistes, qui remontent sans doute à la crise moderniste. Puisque les intellectuels compliquent tout et troublent la foi, contentons-nous soit du catéchisme de notre enfance, soit du vécu quotidien.

D'autre part, nous avons eu le souci, justifié d'ailleurs, de ne pas enfermer la foi dans le seul domaine de l'intériorité et, pour cela, nous avons cherché à évangéliser les réalités sociales et politiques, structures, mentalités, personnes. Cela reste nécessaire. Mais, chemin faisant, nous avons méconnu la culture, comme si elle aussi n'était

pas une ressource de l'homme pour vivre son histoire. Nous voilà donc devant une tâche nouvelle, qui demande des énergies nouvelles et des réflexions nouvelles.

Je n'ai pas ici la prétention d'explorer tout le champ de la culture, qui est immense, de la cuisine à la musique, et de la philosophie à l'informatique. Je voudrais seulement insister sur deux secteurs incontournables de ce nouveau terrain d'évangélisation.

a. Il y a d'abord le domaine de la *religion,* ou plutôt de l'*homme comme être religieux,* qui ne peut pas vivre humainement sans une certaine perception du sacré. Il nous faudrait, de toute urgence, réexaminer l'opposition que nous avons établie entre la foi et la religion. Nous avons tiré cette opposition de Karl Barth, mais nous avons oublié que Barth l'avait inventée pour des raisons polémiques, pour dénoncer la sentimentalité religieuse identifiée à la foi par Schleiermacher et tout un courant du protestantisme libéral. Cela dit, nous ne pouvons plus admettre que la foi soit seulement l'œuvre de Dieu et la religion seulement l'œuvre des hommes. Toute l'anthropologie moderne nous dit que l'être humain est constitutivement ouvert au divin, animé par un certain sens du sacré. La religion en l'homme n'est pas un résidu. Elle est une aspiration, une attente. La négation du religieux en l'homme a abouti à des pastorales suicidaires ou à des réactions outrancières qui survalorisent le religieux. Certes, le religieux reste toujours à évangéliser. Mais une évangélisation authentique ne peut pas ignorer la dimension religieuse de l'homme ; si cela est vrai en Afrique, cela peut l'être aussi dans les campagnes françaises, et même dans les villes. Les sectes sont là pour nous le rappeler.

b. L'autre secteur où le témoignage des chrétiens est attendu est celui de la *morale,* ou, si l'on préfère, *du sens, ou des raisons de vivre personnelles et sociales.* Les savants et les techniciens eux-mêmes savent que la science et la technique ne répondent pas et n'ont pas à répondre à la question « au nom de quoi ? en vue de quoi ? » Or notre société technicienne, qui multiplie les moyens de vivre, est pauvre en raisons de vivre. Elle est même muette quand des hommes et des femmes, des jeunes souvent, demandent « pourquoi ? » Pourquoi vivre et donner la vie, au lieu de ne pas la donner ? Pourquoi mourir ? Pourquoi aimer ? Pourquoi lutter ? Pourquoi souffrir ? Pourquoi espérer ? Et pourquoi l'être humain, cet animal indéfinissable ?

Ces questions, nous les portons tous au creux de nos consciences, et nous sentons bien qu'elles appellent une sagesse, et aussi une Loi de vie, qui aide à discerner où est le Bien et où est le Mal, qui est vraiment innocent et qui est vraiment coupable. Il est trop clair que le christianisme est porteur d'une sagesse, qu'il enseigne une Loi de vie. Plus encore, qu'il est la révélation personnelle de Celui qui est « la Voie, la Vérité, la Vie », et qui met sa Loi au fond de nos cœurs.

Peut-être que la chance de la morale judéo-chrétienne, celle du Décalogue et de l'Évangile, est de montrer sans crainte sa simplicité, au milieu des complications de nos vies parfois privées de repères. Puisque nous sommes appelés simplement à « pratiquer la justice, aimer la miséricorde et marcher humblement avec notre Dieu » (*Mi* 6, 6-8) ou encore à « aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur et de tout notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes ».

3. *Révéler à l'homme sa véritable identité*

Mais je serais très incomplet si je m'arrêtais là, et si je taisais la principale tâche culturelle de l'Église : celle qui consiste à *révéler à l'homme sa véritable identité,* au nom de Jésus, le Fils du Dieu vivant, qui a totalement assumé notre humanité, et jusqu'à notre mort.

Au lieu de me contenter ici de formules trop générales, je préfère évoquer un événement réel. En septembre 1982, les évêques de France publiaient un texte intitulé *Pour de nouveaux modes de vie.* Ce texte rappelait les exigences de la solidarité et du partage en un temps de crise économique et de chômage. Bien des journalistes s'écrièrent alors : « C'est un texte de gauche. » Un mois plus tard, les mêmes évêques protestaient contre le remboursement de l'avortement par la Sécurité Sociale. Ces mêmes journalistes de s'écrier : « Voilà une déclaration de droite. »

Comme si les exigences de la solidarité sociale étaient incompatibles avec la défense de la vie humaine dès sa conception. Comme s'il ne s'agissait pas d'un même combat : le combat pour les droits de l'homme, de l'homme sans travail ou de l'enfant à naître. Et comme si, dans ce combat, l'Église n'était pas simplement l'avocate de l'homme, de l'homme et non pas des seuls chrétiens, parce que l'homme, quel qu'il soit, ne peut pas être sacrifié aux lois de l'économie ou de la biologie. « Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde », disait jadis le Cardinal Cardijn. Et Soljénytsine, vers les années 70, lui faisait écho en proclamant : « La liberté d'un seul homme vaut plus que tout le commerce mondial. »

Être, en tout temps et en tout lieu, l'avocate de l'humanité de l'homme, voilà la mission fondamentale de l'Église, puisque

« l'homme est la route fondamentale de l'Église », comme l'a écrit Jean-Paul II dans sa première encyclique.

Une dernière précision s'impose : cette mission humaine, anthropologique, de l'Église s'adosse à la Révélation de Dieu en cet homme nommé Jésus. Car tout homme, si défiguré qu'il soit, est à l'image de Jésus lorsque Pilate le présente à la foule en disant : « Voilà l'homme ». C'est lui, le Messie humilié qui vient tout à la fois dénoncer et pardonner notre cruauté d'hommes. Celui qui s'offre ainsi à la mort, dans une liberté sans failles, et qui va passer de ce monde à son Père, en aimant les siens jusqu'au bout et en pardonnant à ses bourreaux, Celui-là est le premier-né d'un monde nouveau. Il va mourir pour que naisse l'humanité nouvelle que le mal rendait impossible. Sa croix n'est pas la marque d'un échec. Elle laisse déjà transparaître la lumière de Dieu. Bref, le mystère pascal est au cœur de la mission culturelle de l'Église, puisque « le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe Incarné » (*Gaudium et spes,* 22), du Seigneur mort et ressuscité.

4. *L'Église des saints et des martyrs*

Témoigner du Christ tel qu'il est, voilà la tâche essentielle de l'Église. Pour que notre témoignage soit véridique, il nous faut regarder vers les témoins véridiques. Ce sont les saints et les martyrs.

Des saints et des martyrs nous faisons souvent un mauvais usage, qui risque à bon droit d'indisposer nos frères protestants ou agnostiques. Comme si les saints et les martyrs étaient seulement des êtres d'exception, ignorant les pesanteurs de la vie, des naïfs ou des exaltés, et comme si l'histoire de la sainteté n'avait pas d'autre but que de parfumer bizarrement la grande histoire humaine, « pleine de bruit et de fureur ». Il nous faut réhabiliter culturellement et spirituellement les saints et les martyrs : Ignace et Blandine, François et Dominique, les deux Thérèses, et Vincent de Paul, et le Curé d'Ars, et Maximilien Kolbe, et tant d'autres.

Je viens du Poitou, et je dois vous dire ceux et celles que j'ai déjà rencontrés là-bas, outre les prêtres, les diacres, les fidèles, et aussi les agnostiques qui vivent dans la Vienne et les Deux-Sèvres. Ceux que j'ai déjà rencontrés et dont la présence est incontestable s'appellent Hilaire et Martin : Hilaire, un converti qui devient évêque, qui va se battre pour la foi authentique en Jésus Fils de Dieu et qui va connaître l'exil, et ce soldat nommé Martin, qui ouvre à Ligugé de nouvelles voies à l'évangélisation.

Et puis une reine nommée Radegonde, qui est morte en 587 après avoir fui la cour du roi Clotaire et fondé à Poitiers un monastère

de femmes, où elle accueillera des fragments de la Croix du Christ. Si bien que ce qui est le plus beau dans la cathédrale de Poitiers, c'est le vitrail du chœur, qui montre une Croix rutilante de lumière.

Et après la canonisation récente de deux poitevins, Jean Charles Cornay et Théophane Venard, massacrés au Tonkin avant la colonisation française, nous vérifions encore que la sainteté et le martyre déplacent toutes les frontières, puisque Martin venait de Pannonie, que Radegonde était originaire de Thuringe et que ces nouveaux saints ont fondé à leur manière l'Église du Vietnam. Et s'il faut ouvrir les frontières, c'est parce qu'au cœur du monde entier demeure plantée la Croix du Christ et que la Croix du Christ indique la tâche culturelle et spirituelle de l'Église, pour aujourd'hui et pour demain : dire aux hommes que le Christ est devenu notre frère et qu'avec Lui, qui est descendu jusque dans nos enfers, tout est déjà réconcilié.

F-86035 Poitiers Cedex
44, rue Jean Jaurès

Claude DAGENS
Évêque auxiliaire de Poitiers

Sommaire. – En cette fin du XX[e] siècle, le rapport entre le christianisme et la modernité semble se présenter non pas en termes de conflit, mais plutôt en termes de confrontation ouverte : si notre époque est post-chrétienne, elle est surtout post-positiviste. Dès lors, la présence de l'Église et le témoignage des chrétiens sont appelés à se manifester dans le domaine culturel. Quel discernement est nécessaire pour que les chrétiens s'engagent de façon authentique dans une confrontation ouverte entre leur foi et la culture moderne ?